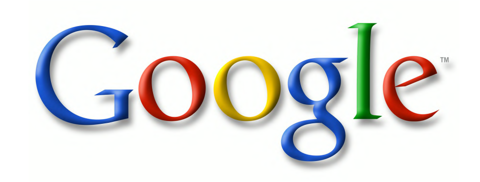
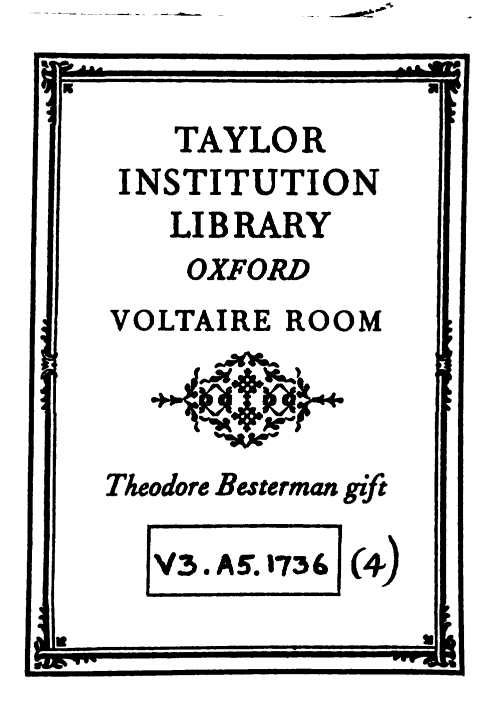





LYTTON
STRACHEY




TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V3.A5.1736 (4)

ALZIRE,

OU

LES AMERICAINS.

TRAGEDIE

de *M.* DE VOLTAIRE.

Repreſentée à Paris pour la premiere fois le 27 Janvier, 1736.

Errer eſt d'un mortel, pardonner eſt divin.

Duren. trad. de Pope.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE, près les Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à S. Jean dans le Deſert.

9

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

On trouve chez le même Libraire une nouvelle édition de la Mort de César, bien plus ample que la précédente, à laquelle on a joint deux Lettres & un Avertissement.

Et tous les autres Ouvrages du même Auteur.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils; & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé JEAN-BAPTISTE BAUCHE, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Alzire, ou les Americains, Tragédie, par le Sieur de Voltaire*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux Caracteres, suivant le feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant; nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur Papier & Caracteres conforme à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en tout & en partie; ni d'en faire aucun extrait sous quelques pretextes que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre; même en feuilles separées ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenants; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interêts: à la charge que les Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Li-

vre ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier. Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sçeaux de France, le Sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons ce faire joüir l'expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſd. Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires; foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander & autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro & Charte Normande, & Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donne à Paris le vingtiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent trente-ſix, & de notre Regne le vingt-uniéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Sindicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 274. *fol.* 250. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 20 *Avril* 1736. G. MARTIN Syndic.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espece assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent gueres plus juste. Etre fidéle à quelques pratiques inutiles & infidéle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines priéres & garder ses vices; jeuner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvares dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits

cette humanité qui doit être le premier caractere d'un être pensant, on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenuë malgré les efforts de quelques Français jaloux qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toûjours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des caballes & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toûjours l'homme dans l' Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espere qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espece, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on ; c'est un Citoyen obsur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ses Compatriotes &

dont la figure n'eſt pas plus connuë de quelques-uns de ſes ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver ſon Portrait. C'eſt l'Auteur de quelques Piéces qui vous ont fait verſer des larmes, de quelques Ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plûpart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné.

Cet Etranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes Contemporains & de ſes Compatriotes, ce que l'on peut eſperer des Etrangers & de la poſterité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule; & que les gens d'eſprit rendus ſouvent

par leurs querelles le joüet des ſots, ſoient les bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maitres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſuperieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur genie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres: & nous qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théatre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bien-tôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horiſon, ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de dizette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne ſe diſputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé* un Livre, *de morbis Artificum: de la maladie des Artiſtes.* La plus incurable eſt cette jalouſie & cette baſſeſſe. Mais ce qu'il y a de deſhonorant c'eſt que l'interêt a ſouvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures ſatiriques, dont

nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sur qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux Critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un voya-
„ geur, dit-il, étoit importuné dans son che-
„ min du bruit des Cigales, il s'arrêta pour les
„ tuer; il n'en vint pas à bout, & ne fit que
„ s'écarter de son chemin. Il n'avoit qu'a
„ continuer paisiblement son voyage; les Ci-
„ gales seroient mortes d'elles mêmes au bout
„ de huit jours.„

Il faut toûjours que l'Auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est*. On sçait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos Ouvages, calomnient nos personnes: quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le seroit quelquefois d'avantage de ne leur répondre pas.

Il y a une de ces calomnies répetée dans vingt Libelles au sujet de la belle édition An-

glaise de la Henriade. Il ne s'agit là que d'un vil interêt ; ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant : on trouvera chez Bauche Libraire, une réponse satisfaisante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser.

On m'a traité dans ces Libelles, d'homme sans Religion ; & une des belles preuves qu'on a porté c'est que dans OEdipe, Jocaste dit ces vers.

> Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans plusieurs endroits *sentoit bien son Semipelagien.*

On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irreligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate jusqu'à Descartes ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui

perſecute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la reputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai deffendu à mon esprit d'être satirique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiſte & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inſpiré les premiers le déſir d'entrer quelque tems dans la même carriere ; ſes ſuccès ne m'ont jamais couté d'autres larmes que celles que l'attendriſſement m'arrachoit aux repreſentations de ſes pieces, il ſait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de conſideration qui vient de travailler ſur un ſujet à peu près ſemblable à ma Tragédie, & qui s'eſt exercé à peindre ce contraſte des mœurs de l'Europe & de celles du nouveau Monde, matiere ſi favorable à la Poëſie, enrichira peut-être le Théatre de ſa Piéce nouvelle. Il verra ſi je ſerai le dernier à lui aplaudir ; & ſi un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'oſe dire avec confiance que je ſuis plus attaché aux beaux Arts qu'à mes Ecrits : ſenſible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractere de genie, je regarde un grand Poëte, un bon Muſicien, un bon

Peintre, un Sculteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois cherir, comme un frere que les Arts m'ont donné; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens; quiconque a vêcu avec moi sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour propre; confondre la calomnie est un devoir.



ERRATA.

PAge 6, Ver. 10.
pourriés-vous offrir, *corrigés*, pourriés-vous vous offrir.
Page 10, Vers 3,
Ainsi que le Potose, *corrigés*, Le Perou, le Potose.
Page 24, Vers 12,
ta prémiere vertu? *corrigés*, la prémiere vertu?
Page 27, Vers 5,
Ont pû de leur abord, *corrigés*, Pouvoient à leur abord.
Page 34, Vers 1,
offencés, *corrigés*, offensés.
Page 41, Vers 6,
me conserve, *corrigés*, me conserva.
Page 46, Vers 2,
L'horreur de ma patrie. *corriges*, Horreur de ma patrie!
Page 48, Vers 6,
de ton trépas, *corrigés*, de son trépas.
Page 78, Vers 15,
tant de vertus! *corrigés*, tant de vertu!



PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Governeur du Perou.

D. ALVARE'S, Pere de Don Gusman, ancien Governeur.

ZAMORE, Souverain d'un partie du Potosi.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE, CEPHANE, } *Suivantes d'Alzire.*

OFFICERS Espagnols.

AMERICAINS.

La Scene est dans la ville de Los Reyes, *autrement* Lima.



ALZIRE, OU LES AMERICAINS, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARE'S, D. GUSMAN.

ALVARE'S.

DU Conseil de Madrid l'autorité suprême,
Pour successeur enfin, me nomme un fils que j'aime,
Faites régner le Prince, & le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.
Gouvernés cette rive en malheurs trop féconde,

Qui produit les trésors & les crimes du monde :
Je vous remets, mon fils, les honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier * aux Peuples du Méxique
L'apareil inoüi pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux allés qui voloient sur les eaux ;
Des mers de Magellan, jusqu'aux astres de l'Ourse
** Cortez, Herman, Pizare ont dirigé ma course ;
Heureux si j'avois pû, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs,
Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche aux derniers pas de ma longue carriere ;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumiére,
S'ils vous ont vû régir sous d'équitables Loix,
L'Empire du Potose, & la Ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphere.
Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon pere.
Je dois de vous encore aprendre à gouverner,

* Il est très-aisé qu'Alvarès se soit trouvé à ces deux Expeditions, la Conquête du Méxique ayant été commencée en 1517. & celle du Perou en 1525.

** Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Ferdinand Cortez & des Pizare.

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARE'S.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, apesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir : c'est assez si ma voix,
Parle encor au Conseil, & regle vos exploits.
Croyés-moi, les humains, que j'ai trop sçû connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître,
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace : elle me sera chere ;
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.
Songés que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clemence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priés un fils, Seigneur, vous commandés :
Mais daignés voir au moins ce qui vous hazardés.
D'une Ville naissante, encor mal assurée
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux ;
Que méprisant nos loix, & prompt à les enfraindre,
Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toûjours qu'il tremble, & n'aprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en fremissant le frein de l'esclavage;
Soûmis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir en un mot périt par l'indulgence,
Et la séverité produit l'obéissance.
Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur;
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'oprime, & sert avec contrainte.
Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teint de sang, n'obtiennent point de vœux.

ALVARE'S.

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tiranniques!
Les pouvés-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous Chrétien, vous choisi pour régner desormais
Sur des Chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix:
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolatre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom Catholique?
Ah! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,

* Au Méxique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on apelloit la Divinité; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est que presque tous les Peuples de la terre ont été coupables de pareils sacrileges par religion.

Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes Loix ;
Et nous, de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous, & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ces Loix qu'il falloit enſeigner,
Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avouë, inſpire la terreur :
Les Eſpagnols ſont craints ; mais ils ſont en horreur.
Fleaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats, nous ſommes les *Barbares*.
L'Américain farouche, en ſa ſimplicité,
Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
Helas ! ſi comme vous il étoit ſanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriés plus de pere.
Avés-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour ?
Avés-vous oublié, que près de ce ſéjour
Je me vis entouré par ce Peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Deux des miens à mes yeux terminérent leur ſort,
J'étois ſeul, ſans ſecours, & j'attendois la mort ;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Suivi de tous les ſiens embraſſa mes genoux :
« Alvarés, me dit-il, Alvarés, eſt-ce vous ? *
« Vivés : votre vertu nous eſt trop néceſſaire,

* On trouve un pareil trait dans une Relation de la nouv Eſpagne.

" Vivés, aux malheureux ſervés longtems de pere.
" Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
" Par cet exemple un jour aprenne à pardonner.
" Allés ; la grandeur d'ame eſt du moins le partage
" Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage.
Eh bien, vous gémiſſez ! Je ſens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle ainſi que votre pere.
Ah ! ſi la cruauté vous étoit toûjours chere,
De quel front ajourd'hui pourriés-vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendés-vous, mons fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendés-vous que ſes cris & ſes larmes,
De vos ſévéres mains faſſent tomber les armes ?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnés ; je briſe leurs liens.
J'y conſens. Mais ſongés qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens ;
Ainſi le veut la Loi. Quitter l'idolatrie
Eſt un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même, & forçons les eſprits.
De la néceſſité le pouvoir invincible,
Traîne au pied des Autels un courage infléxible.

Je veux que ces Mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul Roi.

ALVARE'S.

Ecoutés-moi, mon fils. Plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire;
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis:
Mais les cœurs oprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avés voulu;
Vous avés sur un fils un pouvoir absolu.
Oüi, vous amoliriés le cœur le plus farouche;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier, fléchir le caractere;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvés tout sur le pere d'Alzire;

En un mot parlés-lui pour la derniere fois.
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
Daignés.... mais c'en est trop. Je rougis que mon pere
Pour l'interêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARÈS.

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir.
Monteze a vû sa fille, il l'aura sçû fléchir.
De sa famille auguste, en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misére.
Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux Dieux ;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele ;
Les Peuples incertains fixent leurs yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans vâ donner tous les cœurs.
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jetter ses racines profondes :
Votre hymen est le neud qui joindra les deux mondes.
Ces feroces humains qui detestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs desormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allés m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARE'S, MONTEZE.

ALVARE'S.

EH bien votre Sageſſe, & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE.

Pere des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont apris à révérer tes loix.
C'eſt par toi que le Ciel à nous s'eſt fait connaître.
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer Caſtillan ce monde eſt abattu;
Il cede à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïſſable,
Je déteſtai ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Je l'aimai dans toi ſeul; il s'eſt peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Monteze & ma fille.
Inſtruits par tes vertus nous ſommes ta famille.

Sers luy long-tems de pere, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras :
Ainſi que le Potoſe, Alzire eſt ſa conquête.
Vâ dans ton Temple auguſte en ordonner la fête,
Vâ ; je croi voir des Cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphere, & ſe joindre aux mortels.
Je répons de ma fille ; elle va reconnaître
Dans le fier Don Guſman, ſon Epoux & ſon Maitre.

ALVARE'S.

Ah ! puis qu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Monteze ! au tombeau, je deſcends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rend du monde aujourd'hui les bornes éclairées,
Dieu des Chrétiens ! préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels !
Deſcend, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux himenée :
Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *ſeul.*

DIeu, deſtructeur des Dieux que j'avois trop ſervis !
Protege de mes ans la fin dure & funeſte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte :
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur;
Ou plutot, si ta foy, si ton cœur me seconde,
Par ta felicité fais le bonheur du monde.
Protege les Vaincus, commande à nos Vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs.
Remonte au rang des Rois du sein de la misere.
Tu dois à ton etat plier ton caractere.
Prens un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole en renonçant à toi.
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere
Voyés mon désespoir, & lisés dans mon cœur.

MONTESE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avés arraché cet affreux sacrifice;

Mais quels tems, justes Cieux ! pour engager ma foi.
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi.
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des Enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTEZE.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, helas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore mon espoir, périt dans le combat,
Zamore mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'éxigent point ta foi.
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi :
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne pat moi de former ces liens,
Il t'apelle aux Autels, il regle ta conduite ;
Entend sa voix.

ALZIRE.

Mon pere ! où m'avés-vous réduite ?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir.

M'immoler, quand il parle, eſt mon prémier devoir ;
Et mon obéïſſance a paſſé les limites
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ſes Dieux,
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaiſſées ;
Mais vous, qui m'aſſuriés, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit au pied de ſes Autels,
Que ſa loi, ſa morale & conſolante & pure,
De mes ſens déſolés guériroit la bleſſure,
Vous trompiés ma foibleſſe ! un trait toujours vainqueur
Dans le ſein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaiſſante.
Zamore vit encore au cœur de ſon Amante.
Condamnés s'il le faut, ces juſtes ſentimens.
Ce feu victorieux de la mort & du temps,
Cet amour immortel ordonné par vous-même,
Uniſſés votre fille au fier Tiran qui m'aime,
Mon Pais le demande ; il le faut, J'obéïs :
Mais tremblés, en formant ces nœuds mal aſſortis,
Tremblés, vous qui d'un Dieu, m'annoncés la vengeance,
Vous qui me commandés d'aller en ſa préſence
Promettre, à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah! que dis-tu, ma fille! épargne ma vieilleſſe.
Au nom de la Nature, au nom de ma tendreſſe,
Par nos deſtins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuſe.
Ai-je fait un ſeul pas, que pour te rendre heureuſe?
Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoiſonner
Ce bonheur difficile, où j'ai ſçû t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir eſt à jamais tracée.
Ce Monde en gémiſſant, te preſſe d'y courir.
Il n'a d'apui que toi, voudras-tu le trahir?
Aprend à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il aprendre à feindre?
Quelle ſcience! helas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai ſujet de me plaindre.
Que l'on oppoſe encore à mes empreſſemens,
L'offençante lenteur de ces retardemens.

J'ai suspendu ma loy prête à punir l'audace,
De tous ces Ennemis, dont vous vouliés la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible service eut pû vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême.
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyés quel effroy me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractere, & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser, pourroit trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise, & je sçais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous est cher encore.
Ce * Cacique obstiné, vaincu dans les Combats,
S'arme encor, contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ;
Cessés de m'offenser, & cessés de le plaindre.

* Le mot propre est Inca; mais les Espagnols accoutumés, dans l'Amérique Septentrionale, au titre de Cacique, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés ;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versés.

ALZIRE.

Aiés moins de colere, & moins de jalousie.
Un Rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoüe, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'espoir ;
Sa foy me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : Son trepas me coute encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugés de ma constance, & connaissés mon cœur,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Meritès, s'il se peut, un cœur aussi fidele.

SCENE VI.

GUSMAN.

SOn orgueil, je l'avoüe, & sa sincérité
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altiere
Coute plus à dompter que l'Amérique entiere.
La grossiere Nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle :
Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne dise plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuia des refus.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

AMis, de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
Illustres Compagnons de mon funeste sort!
N'obtiendrons nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon Païs qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants, Dieux vains de nos vastes Contrées,
A des Dieux Ennemis vous les avés livrées,
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon Païs, & mon Thrône, & vos Temples, & vous!
Vous n'avés plus d'Autels, & je n'ai plus d'Empire.
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets,
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
De la Zone brulante, & du milieu du Monde,
L'Astre du jour a vû ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats

* Il ramene l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſperance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux Vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des Mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errants,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tirans.
J'arrive, on nous ſaiſit; une foule inhumaine,
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis où ſommes-nous? ne pourra-t'on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvés-vous m'aprendre un deſtin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

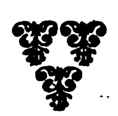
En des lieux differens comme toi mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus, chez ce Peuple farouche,

* L'Aſtronomie, la Geographie, la Geometrie étoient cultivées au Perou. On traçoit des Lignes ſur des Colonnes pour marquer les Equinoxes & les Solſtices.

Nous n'avons rien apris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins, ſi nos Tirans ont réſolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'oprobre & dans l'ignominie.
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Périr ſans ſe vanger, expirer par les mains
De ces brigans d'Europe & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tirans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.



SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE. *Suite.*

ALVARE'S.

SOyés libres, vivés.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre;
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre!
Quel Vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner!
Tu parois Espagnol, & tu sçais pardonner!
Es-tu Roi? cette Ville est-elle en ta puissance?

ALVARE'S.

Non; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, Vieillard trop généreux;

ALVARE'S

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVARE'S.

Dieu, ma Religion, & la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu, ta Religion! quoi ces Tirans cruel,
Monstres désaltérés dans le sang des Mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi,
Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
Nés sous la loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.
Tu connois leurs forfaits; mais connoi mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre;
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours,
Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres.
Tous vos concitoyens sont devenus mes freres.
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pû conserver.

ZAMORE.

A ses traits, à son âge, à sa vertue suprême,
C'est lui; n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARE'S.

Que me dit-il? Approche. O Ciel! ô Providence!
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affoiblis par les âns,
Hélas! avés-vous pû le chercher ſi longtems?

En l'embraſſant,

Mon bienfaicteur! mon fils! parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de pere.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon pere, ah! ſi jamais ta Nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Croi moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſçavoir au moins ſi leur main ſanguinaire,
Du malheureux Monteze a fini la miſere,
Si le pere d'Alzire.... hélas! tu vois les pleurs,
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARE'S.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre,

C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
Apren que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARE'S.

Oüi, croi-moi ; puiſſe-t'il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui.

ZAMORE.

Quoi Monteze —— dis-tu ?

ALVARE'S

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit ; de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoüi que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DES Cieux enfin fur moi la bonté fe déclare,
Je trouve un homme jufte en ce féjour barbare.
Alvarès eft un Dieu, qui parmi ces pervers
Defcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a, dit-il, un fils. Ce fils fera mon frere.
Qu'il foit digne, s'il peut, d'un fi vertueux pere.
O jour! ô doux efpoir à mon cœur éperdu!
Monteze! après trois ans, tu vas m'être rendu;
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ay fervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux? hélas me gardes-tu
Cette fidelité, ta prémiere vertu?
Un cœur infortuné n'eft point fans défiance....
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, eft-ce toi que je tiens dans mes bras
Revoi ton cher Zamore, échapé du trépas,
Qui du fein du tombeau renâit pour te défendre.
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis ; puisse le Ciel de rendre un sort tranquile !
Puissent tous nos malheurs finir dans cet azile !
Zamore ! ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de te vanger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE.

Que dis tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans.*
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'oprime
Ne m'aprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,

* Les Péruviens, qui avoient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco, étoit fils du Soleil.

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux ſignal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil eſclavage on traîna ta famille,
On démolit ce temple & ces autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui. Dirai-je à quel ſuplice,
A quels maux me livra ſa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déïfiés,
Idoles de ſon Peuple, & que je foule aux pieds?
Je fus laiſſé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens, après trois ans, d'aſſembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis;
Ils ſont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr ſous ces murs, ou vanger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains. Mais helas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépoüilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés,
Ces Soldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ces fiers géants, ces Tirans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnere,
Qui s'élançent ſur nous, auſſi prompts que les vents
Sur des monſtres guerriers, pour eux obéiſſants?
L'Univers à cédé... cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir ! moi ramper, lorſque je vis encore !
Ah ! Monteze, croi-moi ; ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos Tirans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers qui ſous eux ſont la guerre,
Ont pû de leur abord épouvanter la Terre :
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter.
Pour les vaincre, il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjuge qui la craint, & cede à qui la brave. . .
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares ;
Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le Ciel eſt contre toi : calme un frivole zele.
Les tems ſont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas !
Les tems ſont-ils changés, ſi ton cœur ne l'eſt pas ?
Si ta fille eſt fidelle à ſes vœux, à ſa gloire,
Si Zamore eſt préſent encor à ſa mémoire ?

Tu détournes les yeux ; tu pleures, tu gémis !

MONTEZE.

Zamore infortuné !

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils ?
Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime.
Sur le bord de la tombe ils t'ont apris le crime.

MONTEZE.

Je ne suis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des Tirans.
Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquerir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont aporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, & des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre ;
Enfin l'art d'être heureux, de penser, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avoüer ;
Alzire est leur esclave ; & tu peux les loüer !

* On voit que Monteze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore : Il doit trop aimer sa Religion & sa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah! Monteze, ah! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere!
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels.
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des Immortels.
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces Dieux enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus,
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abatus.

ZAMORE.

Quoi? ta Religion? quoi, la Loi de nos peres!

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimeres;
Puiſſe le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon Etre à ton cœur éclairé,
Puiſſe-tu mieux connaître, ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE.

Quelles vertus! Cruel! les Tirans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse ?
Garde toi...

MONTEZE.

Vâ mon cœur ne se reproche rien.
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zele pour mes Dieux, de vangeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier désespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE *à Monteze.*

SEigneur on vous attend pour la cérémonie,

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe, où s'adreſſent tes pas?
Monteze....

MONTEZE.

Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere celeſte
Je te ſuivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes ſoins paternels.
Aux Gardes.
Gardes empêchés-les de me ſuivre aux autels.
Ces Payens, élevés dans des loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les myſteres:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Guſman vous l'ordonne & parle par ma voix.



SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu, Gusman ! O trahison ! O rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il serviroit Gusman ! l'ai-je bien entendu !
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu !
Alzire, Alzire aussi sera-t'elle coupable ?
Aura-t'elle succé ce poison détestable
Aporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et sur tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature.

Ces

Ces angles, ces foſſés, ces hardis boulevars,
Ces Tonneres d'airain grondant ſur les ramparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort ſe préſente,
Tout étonants qu'ils ſont, n'ont rien qui m'épouvante.
Helas! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azile odieux;
Ils dreſſent d'une main dans les fers avilie,
Ce Siége de l'orgueil & de la tirannie.
Mais, croi-moi; dans l'inſtant qu'ils verront leurs vangeurs,
Leurs mains vont ſe lever ſur leurs perſécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet éffroyable ouvrage,
Inſtrument de leur honte & de leur eſclavage:
Nos Soldats, nos Amis, dans ces foſſés ſanglants,
Vont te faire un chemin ſur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, ſur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce ſalpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu ſacré, lancé des mains des Dieux.
Connaîſſons, renverſons cette horrible puiſſance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda ſur l'ignorance.

ZAMORE.

Illuſtres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs
Embraſſer mes deſſeins, & ſentir mes fureurs!
Puiſſions-nous de Guſman punir la barbarie!
Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma Patrie.

Trifte Divinité des mortels offencés,
Vangeance! arme nos mains, Qu'il meure, & c'eft
affés,
Qu'il meure... mais helas! plus malheureux que bra-
ves,
Nous parlons de punir & nous fommes Efclaves.
De notre fort affreux le joug s'appefantit.
Alvarès difparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime eft peut-être en des mains que j'abhorre :
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliffent ce féjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour!
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime, eft-ce donc qu'il prépare?
Voyons fi de ces lieux on peut au moins fortir ;
Si je puis vous fauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du fecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ALZIRE *seule*.

MAnes de mon Amant! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi.
L'Océan, qui s'éleve entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres.
Je suis à lui! L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux.
O! Toi qui me poursuis, Ombre chere & sanglante,
A mes sens désolés, Ombre à jamais presente,
Cher Amant! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les Morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Heros, ce cœur fidele & tendre;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet himen où j'ai pû consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,

A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, helas! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
Souffre un joug impoſé par la neceſſité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſés couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien! veut on toujours ravir à ma préſence,
Les Habitans des lieux ſi chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE.

Ah! plutôt de Guſman redoutés la furie,
Craignés pour ces Captifs, tremblés pour la Patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour ſera le jour de la deſtruction.
On déploye aujourd'hui l'étendart de la guerre,
On allume ces feux enfermés ſous la terre;
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal,
Monteze eſt appellé dans ce Conſeil fatal,

C'eſt tout ce que j'ai ſçû.

ALZIRE.

Ciel! qui m'avés trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! preſque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Guſman contre les miens leve ſon bras cruel!
Quoi? J'ai fait le ſerment du malheur de ma vie!
Serment! qui pour jamais m'avés aſſujettie.
Himen, cruel Himen! ſous quel aſtre odieux
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Himenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec aſſurance il peut ſe préſenter!
Sur lui, ſur ſes amis, mon ame eſt attendrie.
Ils ſont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi? faut-il qu'un ſeul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le Pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs :
Et l'on connoît assés par ses plaintes secrettes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang !
Ce Heros malheureux peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vû la puissance ;
Sans doute de Zamore il avoit connaissance.
Qui sçait, si de sa perte il ne fût pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,

Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma bleſſure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes ſens éperdus.
Helas ! dans ce Palais arroſé de mes larmes,
Je n'ai pas encor eu de moment ſans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë ? Eſt-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ſes traits, ſa démarche, ſa voix.
Elle tombe entre les mains de ſa confidente.
Zamore .... Je ſuccombe ; à peine je reſpire.

ZAMORE.

Reconnoi ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !
Eſt-ce une illuſion ?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi, qu'un amour ſi tendre aſſuroit à ma flamme,
Qu'as tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE.

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés,
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces Brigans, t'arrachant à mes bras,
M'enlevérent mes Dieux, mon trône & tes appas.
Sçais-tu que ce Gúſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage?

Sçais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chere Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserve le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenuë Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux.
Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te vanger, tu dois punir le crime,
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! Quoi, ta foi !

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze! ah! cruel, mon cœur n'a pû te croire,

ALZIRE.

A-t'il osé t'apprendre une action si noire ?
Sçais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourdhui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien. Voi donc l'abîme où le ſort nous engage !
Voi le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire !

ALZIRE.

Ce Guſman.....

ZAMORE.

Grand Dieu !

ALZIRE.

ton aſſaſſin,
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui !

ALZIRE.

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe.
Ils ont à cet himen entrainé ma foibleſſe.
Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient, preſque ſous tes yeux, de former ces liens.

J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma Patrie:
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnée à ton trépas;
Que des Chrétiens vainqueurs Esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse.
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,

Nos Chrétiens, ma foibleſſe, au Temple m'ont conduite,
Sure de ton trépas, à cet Himen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tirans, tous ont ſçû que je t'aime,
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Guſman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE.

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vuë ?
Tu me ſerois ravie auſſi-tôt que renduë ?
Ah ! ſi l'amour encor te parloit aujourd'hui.....

ALZIRE.

O Ciel ! c'eſt Guſman même, & ſon pere avec lui.

SCENE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE. *suite.*

ALVARE'S. *à son Fils.*

TU vois mon bienfaicteur, il est auprès d'Alzire.
à Zamore.
O toi! jeune Heros, toi par qui je respire.
Vien, ajoûte à ma joye en cet auguste jour.
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'enten-je? Lui, Gusman? lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARE'S.

Dans quel étonnement....

ZAMORE.

Quoi! le Ciel a permis,
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

L'horreur de ma patrie.
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi ?

ALVARE'S.

Zamore !

ZAMORE.

Oüi, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tiran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Acheve, & de ce fer, *Trésor* de tes climats,
Prévien mon bras vangeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,
Dans ton sang odieux pourroit vanger la terre : *

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoi-

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & punissant le fils.

ALVARE'S *à Gusman.*

De ce discours, ô! Ciel, que je me sens confondre!
Vous sentés-vous coupable, & pouvés-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rébelle & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir?
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.
à Alzire.
Madame, votre cœur doit vous instruire assés,
A quel point un secret ici vous m'offensés;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviés de cet esclave étouffer la mémoire:
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux,
Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

ALZIRE.

à Gusman. *à Alvarès.*
Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur son pere,
à Zamore.
Toi! jadis mon espoir en un tems plus prospere,

que l'ortographe soit la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorre,* quoiquil n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille: un usage contraire ne feroit qu'une pédanterie ridicule.

Voyés le joug horrible où mon ſort eſt lié,
Et frémiſſés tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux que me choiſit mon pere,
Avant que je connuſſe un nouvel hémiſphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ton trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes ancêtres,
Tout changea ſur la terre, & je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous ſervés eut à la fin recours.
C'eſt ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteſte.
Ses Autels ſont témoins de mon Hymen funeſte.
C'eſt aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible ſerment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connois mal peut-être une loi ſi nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle auſſi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher ; je t'aime, je le doi :
Mais après mes ſermens je ne puis être à toi.
Toi, Guſman, dont je ſuis l'épouſe & la victime,
Je ne ſuis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux oſera ſe vanger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toûjours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Guſman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceſſité de vous trahir tous deux ?
Guſman, du ſang des miens, ta main déja rougie,

Frémira

Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut vanger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusés d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense ;
Mais vous le demandés, & je vais vous punir ;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARE'S.

Mon fils, qu'allés-vous faire ?
Respectés ses bienfaits, respectés sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom ressentés la tendresse,
D'un Pere infortuné regardés la vieillesse,
Et du moins ...



SCENE VI.

ALVARE'S, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

PAraiſſés, Seigneur, & commandés :
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom ſacré pour eux ſe mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent,
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent,
En batallions ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſoient pas ;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble aprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrès rentrer.
Héros de la Caſtille, Enfans de la Victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne,

ZAMORE.

Oſes-tu ? Tiran de l'innocence,
Oſes-tu me punir d'une juſte deffenſe ?

Aux Eſpagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puiſſe attaquer !
Et teints de notre ſang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéïſſés.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARE'S.

Dans ton couroux ſévere,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a ſauvé ton Pere.

GUSMAN.

Seigneur, je ſonge à vaincre, & je l'apris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE *ſe jettant à genoux.*

Seigneur, j'embraſſe vos genoux.
C'eſt à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le ſort abaiſſa mon courage.
Vangés, Seigneur, vangés ſur ce cœur affligé.
L'honneur de votre fils par ſa femme outragé :

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie ;
Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie ?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux, vous lui devés le jour.
Pardonnés . . . je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARE'S.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle ;
Je plains Zamore & toi, je serai ton apui.
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille.
Non tu n'es plus à toi : sois mon sang, sois ma fille.
Gusman fut inhumain, je le sçai, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils,
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troisiéme Acte,



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARE'S, GUSMAN.

ALVARE'S.

MEritės donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avés triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah ! n'ensanglantés point le prix de la victoire.
Mon fils, que la clémence ajoûte à votre gloire :
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere, & veiller sur leurs jours.
Vous, songés cependant qu'un pere vous implore ;
Soyés homme & Chrétien, pardonnés à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs ?
Et n'aprendrés-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah vous percés le mien. Demandés-moi ma vie ;
Mais laissés un champ libre à ma juste furie ;
Ménagés le couroux de mon cœur oprimé :

Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARE'S.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui mon pere,
Ah ! qu'on me plaigne ainſi ; la mort me ſera chere.

ALVARE'S.

Quoi vous joignés encor à cet ardent couroux,
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriés juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyés ſans pitié ma douleur éffrenée.

ALVARE'S.

Mêlés moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devés l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe,
Il réſiſte à la force, il céde à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serain déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriés-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon couroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARE'S.

Ne vous repentés point d'un amour légitime ;
Mais sçachés le régler, tout excès méne au crime.
Promettés-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere,
N'en éxigés pas plus de mon cœur outragé.

ALVARE'S.

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

GUSMAN *seul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés ...
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton Epouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pû te chérir, qui t'a dû réverer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :
Et ma sincerité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner ; ton épouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace,
J'ai crû que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux,
J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense,
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon amour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne . . . je m'égare . . . éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage.
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'est à toi d'éssayer deformais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissés les, Madame.
Etudiés nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sçachés que le premier est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possedée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sçachés que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assés généreux.
Plus que vous ne pensés, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire infléxible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

VOus voyés qu'il vous aime, on pouroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux : Zamore va périr :
J'aſſaſſinois Zamore en demandant ſa vie.
Ah ! Je l'avois prévû. M'auras-tu mieux ſervie ?
Pouras-tu le ſauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or, qui les ſéduit tous, vient d'éblouir ſa vuë.
Sa foi n'en doutés point, ſa main vous eſt venduë.

ALZIRE.

Ainſi graces aux Cieux, ces métaux déteſtés,
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balançes encore.

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvarès auroit-il aſſés peu de crédit,
Et le Conſeil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout, il ſuffit.
Tu vois de ces Tirans la fierté tirannique.
Ils penſent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en ſont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût n'eſt qu'un ſéditieux.
Conſeil de meurtriers ! Guſman, Peuple barbare !
Je préviendrai les coups que vôtre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la priſon. Deja la nuit plus ſombre
Couvre ce grand deſſein du ſecret de ſon ombre.
Fatigués de carnage & de ſang enivrés,
Les Tirans de la terre au ſommeil ſont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduiſe à la porte,
Qu'on ouvre la priſon, que l'innocence en ſorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja ; Cephane le conduit.
Mais ſi l'on vous rencontre en cette obſcure nuit ;

Votre gloire eſt perduë, & cette honte extrême . . .

ALZIRE.

Va, la honte ſeroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'eſt l'amour de la gloire & non de la juſtice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Heros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE.

TOut eſt perdu pour toi, tes Tirans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour guide.
Trompons des meurtriers, l'eſpérance homicide,
Tu vois mon deſeſpoir, & mon ſaiſiſſement :

C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde ;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un Barbare, Epouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un deſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! Qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume :
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre, & de bruler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant enſemble, & ma gloire à ſauver ;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnuë?
Quel fantôme d'Europe a faſciné ta vuë?
Quoi! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter,
Quoi! Ce Temple chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis, il ſuffit, que t'importe à quel Dieu!

ZAMORE.

Ta promeſſe eſt ton crime, elle eſt ma perte, adieu.
Periſſent tes ſermens, & le Dieu que j'abhorre.

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Plains moi ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis cruelle un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule, ôte-toi de ces lieux.
Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en est fait.



ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage,
De cette liberté, va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en sçaurois douter, je péris si tu meurs.

ZAMORE.

Peus-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?

Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse.
Soldat, guidés mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe, il me laisse :
Il part, que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi.
Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert, ou nous trahit,
Emire sort.
Un noir préssentiment m'afflige & me saisit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux :
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deserts,
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?

Les

Les ſeuls Europeans ſont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tiran d'un monde, & de l'autre le Pere !
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille eſt frapée !
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah ! Zamore eſt perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHere Emire, eſt-ce toi ? qu'a-t'on fait, qu'as-tu vû ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'eſperés plus rien, ſa perte eſt infaillible,
Des armes du Soldat qui conduiſoit ſes pas
Il a couvert ſon front, il a chargé ſon bras.
Il s'éloigne : à l'inſtant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & ſe précipite ;
Je le ſuis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le ſang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du ſilence,
Au Palais de Guſman, je le vois qui s'avance :
Je l'apellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & ſoudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirés-vous, Madame, & fuyés tant d'allarmes.
Rentrés.

ALZIRE.

Ah! chere Emire, allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvés-vous Madame, ô Ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu barbare ? & que viens-tu m'aprendre ?
Qu'est devenu Zamore ?

DON ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignés me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !
Cruels, quoi ce n'est point la mort que l'on m'aporte ?
Quoi Zamore n'est plus ? & je n'ai que des fers ?
Tu gémis ? & tes yeux de larmes sont couverts ?
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?
Viens, si la mort m'attend, viens j'obéis sans peine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRéparés-vous pour moi vos supplices cruels!
Tirans qui vous nommés les Juges des mortels:
Laissés-vous dans l'horreur de cette inquietude
De mes destins affreux floter l'incertitude!
On m'arréte, on me garde, on ne s'informe pas
Si l'on a résolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlissent.
Tout s'émeut à ce nom, ces monstres en frémissent,

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon Pere!

MONTEZE.

Ma Fille où nous as-tu réduits!
Voilà de ton amour les execrables fruits.
Helas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarés avec moi daignoit parler encore;
Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux,

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vûë étoit trompée,
A peine entre ses mains j'apperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le fraper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton Pere : *
Zamore au même instant dépouillant sa colere
Tombe aux pieds d'Alvarés, & tranquille, & soumis,
Lui présentant ce fer, teint du sang de son Fils.
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vangé mon injure :
Fais ton devoir, dit-il, & vange la nature.
Alors il se prosterne attendant le trépas.
Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton Epoux, on rapelle sa vie,
On arrête son sang, on presse les secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son Maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pouriés !

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Je le ſouhaite ainſi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie.
Dans l'horreur du ſupplice, & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes Tirans! les prier! vous, mon Pere?
Oſés vivre, & m'aimer; c'eſt ma ſeule priere.
Je plains Guſman, ſon ſort a trop de cruauté,
Et je le plains ſur tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que vanger ſon outrage,
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défens pas,
Il mourra... Gardés-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel! inſpire-moi, j'implore ta clémence,

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel! aneantis ma fatale exiſtence.
Quoi ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours!
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon ſeule azile.
* Eh quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux

* Cette plainte & ce doute ſont dans la bouche d'une Chrétienne nouvelle.

De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Ce Peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourai disposer de mon sang ;
Je ne pourai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'Univers il permet à sa rage ;
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares,

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'Est ici qu'il faut perir tous deux.
Sous l'horrible apareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor ; mon bras desesperé
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans.
Il va goûter encor le plaisir des Tirans.
Alvarés doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'est assés, benis ma destinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon himenée ;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon suplice à moi-même renduë,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est dûë.
L'apareil de la mort élevé pour nous deux
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidelité que j'avois pû te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux suplices tout prêts
L'assassin de ton Fils, & l'ami d'Alvarés.

Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuſte vengeance entre-t'elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juſte?
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner!

ALZIRE.

Vange-toi, vange un Fils, mais ſans me ſoupçonner,
Epouſe de Guſman ce nom ſeul doit t'aprendre
Que loin de le trahir je l'aurois ſçu défendre.
J'ai reſpecté ton Fils, & ce cœur gémiſſant,
Lui conſerva ſa foi même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple aplaudie ou blamée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARE'S.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur?
L'Aſſaſſin de mon Fils eſt mon Liberateur.
Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis Pere, mais homme. Et malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,

La voix de tes bienfaits eſt encor entendue ;
Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs,
J'apelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs.
Va, ton Pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups innouis,
Et mon Liberateur, & ma Fille & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colere
Du fer de la vengeance armé là main d'un Pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtere affreux . . .
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah ! parle, que faut-il ?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inſpire,
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien ;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que n'a guere un ſaint zele a dictée
Du Ciel en ta faveur y ſemble être aportée.
Le Dieu qui nous aprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſçaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colere,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur Frere.
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus,
Je réponds de ſa vie ainſi que de la tienne,

Zamore, c'eſt de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un Pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon Fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire juſques là cheririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Guſman ?
Et toi plus que ton Fils ſeras-tu mon Tiran ?
Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vû le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix
Parle ? aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

ALVARE'S.

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, ſeul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il eſt, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre innoui de trouble & de ſupplice,
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe ?

à Alzire.

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oſes aimer ? oſe juger entre eux,

Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sçais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné ;
Je reconnus son Dieu ; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse ;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la verité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hipocrite
Et le Dieu qu'on préfere, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons ; mais en mourant sois digne encor de moi,
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévû ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonorer.

ALVARE'S.

Cruels ainsi tous deux vous voulés votre perte !
Vous bravés ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutés le tems presse & ces lucubres cris.

SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie,
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, sauvés Alzire, & pressés mon suplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARE'S.

Mons Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens aprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à Alvarés.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpendue,
Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vuë.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous ; . . mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire ;
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carriere.
J'ai fait juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel vange la Terre, il eſt juſte ; & ma vie
Ne peut payer le ſang, dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois maître en ces lieux ; ſeul j'y commande encore.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui ſe jette à ſes pieds.

Monteze, Americains, qui futes mes victimes,
Songés que ma clemence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſés l'Amerique, aprenés à ſes Rois
Que les Chrétiens ſont nés pour leur donner des Loix.

à Zamore.

Des Dieux que nous ſervons, connois la difference :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARE'S.

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me cherir.
Alzire n'a vêcu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon himenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras,
Vivés sans me haïr, gouvernés vos Etats :
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom s'il se peut, benissés la mémoire.

à Alvarés.

Daignés servir de Pere à ces Epoux heureux ;
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux :
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertus!
Ah! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi,
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,

Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire.

Il se jette à ses pieds. *

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame dechirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs!

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois aprochés-vous, mon Pere:
Vivés long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,
Zamore sois Chrétien, je suis content, je meurs.

ALVARE'S *à Monteze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur desesperé se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frape, & qui pardonne.

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme: une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *La Tragedie d'Alzire.* A Paris ce 28. Mars 1736.

LA SERRE.

